



HAL
open science

De campement en campement, Abram alla au Négev ” (Gn 12,9) Le thème de la marche dans le cycle d’Abraham

Poirier Jean Michel Jean-Michel, Jean-Michel Poirier

► To cite this version:

Poirier Jean Michel Jean-Michel, Jean-Michel Poirier. De campement en campement, Abram alla au Négev ” (Gn 12,9) Le thème de la marche dans le cycle d’Abraham. Bulletin de Littérature ecclésiastique, 2008, CIX/1 Janvier-Mars (CIX/1), pp.3-16. hal-02960976

HAL Id: hal-02960976

<https://hal.science/hal-02960976>

Submitted on 20 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« De campement en campement, Abram alla au Négev » (Gn 12,9) Le thème de la marche dans le cycle d'Abraham

« De campement en campement, Abram alla au Négev » (Gn 12,9). Ce verset n'indique pas seulement un moment de l'existence d'Abram/Abraham : il en est un résumé de la destinée. Du début à la fin du cycle d'Abraham¹ (11,27-25,11), le thème de la marche et du déplacement constitue une dominante majeure, il sonne en basse continue.

Quelques statistiques en laissent déjà présager l'importance. En effet, 48 des 121 occurrences du verbe הָלַךְ (« aller ») dans Genèse apparaissent dans ce cycle (soit près de 40%) et 29 des 36 occurrences du verbe יָצָא (« sortir ») sont présentes dans ces mêmes chapitres (soit 80%). En regard, la proportion plus faible du verbe בָּוֹא (« arriver » ou « entrer »), pourtant très commun (2592 occurrences dans la Bible hébraïque, 217 dans Genèse et seulement 40 dans le cycle d'Abraham) peut déjà donner à penser que ce patriarche est moins l'homme des arrivées que celui de l'avancée et des départs. Enfin, on notera 6 emplois du verbe עָבַר (« traverser »), avec des chiffres moins significatifs (24 dans tout Genèse, soit 25% dans le cycle d'Abraham). De soi, ces renseignements purement numériques ne sauraient suffire à qualifier la pertinence du choix d'une telle thématique, הָלַךְ étant somme toute l'un des verbes les plus courants de la Bible Hébraïque (1556 emplois), tout comme יָצָא (1076 occurrences). Mais leur présence dans des passages clés du cycle nous invite à reconnaître là un fil rouge, essentiel à une bonne lecture de l'ensemble.

I. Marcher vers la terre

Ainsi Gn 12 s'ouvre avec l'impératif הָלֵךְ-הָלֵךְ (« Toi va-t'en ! »). Cet ordre met toute l'action en branle, faisant basculer l'existence d'Abraham vers une aventure qui trouve son pic d'intensité dans le récit du sacrifice où la même expression réapparaît : « prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac et toi, va-t'en (הָלֵךְ-הָלֵךְ)... » (22,2). Prototype du croyant, premier récepteur d'une promesse d'une terre et d'une descendance ainsi que d'une bénédiction destinée à se répandre, par lui, sur toutes les familles de la terre, Abraham constitue aussi le modèle du marcheur qui se met en route à l'appel de Dieu.

Pour autant, les déplacements d'Abraham ne commencent pas avec cette parole-là, pas plus qu'ils ne débutent sur cet impératif. En effet, si Gn 12,1-3 constitue indéniablement le début de l'action et fixe le programme de l'intrigue, le cycle s'ouvre plus tôt, avec un déplacement déjà opéré, d'Ur à ḥarân. Ce point est essentiel pour l'interprétation de Gn 12,1s. Dès lors, comment ne pas être étonné de lire sous la plume de Walter Vogels, par ailleurs bon commentateur de l'histoire d'Abraham, que celle-ci

¹ Lorsqu'il apparaît dans l'histoire biblique, ce personnage porte le nom d'Abram. Ce n'est qu'en Gn 17,5 qu'il devient Abraham, « le père d'une multitude ». Dans notre article, nous utiliserons systématiquement le second nom afin de simplifier le propos, excepté lorsque l'emploi du premier nom sera particulièrement signifiant. Sauf exception, les textes bibliques sont proposés dans la traduction de la Bible de Jérusalem.

commencerait *ex abrupto* par l'interpellation divine de Gn 12,1-3² ? En réalité, le cycle d'Abraham commence en 11,27, avec la formule « Voici les engendremens de Térah » qui mentionne le nom du père d'Abraham, de la même façon que le cycle de Jacob (25,19 - 35,29) débute avec la formule « Voici les engendremens d'Isaac » (son père) et l'histoire de Joseph et de ses frères (37,2 – 50,26) par « Voici les engendremens de Jacob » (leur père). Gn 11,27-32 ne forme pas un petit cycle consacré à Térah³ mais l'exposition de celui d'Abraham. Dans cette première section, on trouve en effet les éléments caractéristiques de cet élément essentiel d'une intrigue⁴ : présentation des personnages importants de l'action (Abraham, Saraï, Lot mais aussi Naḥor et Milka), installation du cadre géographique (Ur, ḥarān, Canaan), communication d'éléments utiles à une bonne compréhension de la suite : ainsi la mention de la stérilité de Saraï (11,30) ou la mort avant terme de Harān qui laisse Lot orphelin (11,28.31). D'autre part, ainsi que le note justement J.-L. Ska, « le discours divin [de Gn 12,1-3] n'a de sens que si Abraham se trouve dans sa famille et sa patrie, et que cette patrie n'est pas la terre promise »⁵ : Gn 12,1-3 présuppose donc un cadre déjà fixé. Telle est la fonction de Gn 11,27-32, aussi bien dans le texte actuel que, pour l'essentiel de ses éléments, dans un stade primitif de composition⁶. Concernant notre recherche, un élément capital est à retenir dans cette exposition : un premier itinéraire a conduit Térah et sa famille depuis Ur des Chaldéens jusqu'à ḥarān, généralement situé au nord-ouest de la Mésopotamie, au sud-est de la Turquie actuelle. Mais le projet initial était d'atteindre le pays de Canaan (11,31). Pas plus que le départ d'Ur n'est motivé, la raison de l'arrêt à ḥarān n'est précisée : il est simplement constaté. Le texte laisse ainsi entendre que sans l'interpellation divine, l'ensemble de la tribu aurait pu stationner à cette extrémité du bassin mésopotamien, après l'avoir traversé de part en part.

² W. VOGELS, *Abraham et sa légende. Genèse 12,1-25,11*, coll. *Lire la Bible* n°110, Montréal – Paris, 1996. Le passage auquel nous faisons référence est le suivant : « L'histoire des grands personnages avant Abraham, et donc de ses lointains ancêtres, commence toujours par : « Voici *tôledoth* » (traduit par « l'histoire », ou « la descendance »)... Il en sera ainsi pour l'histoire des patriarches après lui, et donc de ses successeurs... Le contraste est remarquable. L'histoire d'Abraham commence par une parole de Dieu, et ce Dieu est Yahvé, le Dieu d'Israël » (p. 105 – voir aussi p. 12).

³ Nous nous plaçons bien sûr dans une perspective synchronique. Contre Vogels qui considère Gn 11,27 comme « le début de l'histoire de Térah et non d'Abraham, une histoire qui finit d'ailleurs avec la mention de la mort de Térah au verset 32 » (W. VOGELS, 12), Westermann remarque d'une part que Gn 11,27 ne répète pas la formule de 11,26 mais reprend ses éléments en les orientant vers une intrigue qui se développe, d'autre part que Gn 11,32 ne vient pas clore la toledôt de Térah mais ouvre le cycle d'Abraham : « Darum ergibt sich, daß mit תולדות die mit Terach einsetzende Geschichte gemeint ist. Es kann nicht gemeint sein, daß sie mit dem Tod Terachs in Gen 11,32 abgeschlossen ist. Das ist schon deswegen nicht möglich, weil 11,27-32 die Funktion einer Einleitung hat. Daher trifft die Erklärung von FDelitzsch: »Die Überschrift gehört zur den ganzen folgenden Geschichte Abrahams« » (K. WESTERMANN, *Genesis*, II, *Genesis 12-36*, BKAT 1/2, Neukirchen – Vluyn, 1981, 156).

⁴ Parmi la nombreuse littérature maintenant disponible sur l'analyse narrative et les principaux éléments d'un récit, on pourra particulièrement se référer, pour ce qui concerne l'exposition, aux présentations claires et précises de J.-L. Ska : J.-L. SKA, « *Our Fathers Have Told Us* ». *Introduction to the Analysis of Hebrew Narratives*, Subsidia Biblica 13, Roma, 1990, 21-25 ; J.-L. SKA – J.-P. SONNET – A. WENIN, *L'Analyse Narrative des Récits de l'Ancien Testament*, Cahier Évangile 107, Paris, 1999, 24-25.

⁵ J.-L. SKA, « L'appel d'Abraham et l'acte de naissance d'Israël », in *Deuteronomy and Deuteronomistic Literature* (Fest. C.H.W. Brekelmans) (éd. M. VERVENNE – J. LUST), BETL 133, Leuven, 1997, 367-389 (369).

⁶ Sur ce point, voir l'ensemble de l'article de J.-L. SKA mentionné note 5.

La mention du décès de Térah à ḥarân en 11,32 pourrait faire présumer que le clan s'est arrêté en ce lieu du fait de la disparition de son chef⁷. Dans l'état actuel du texte de Genèse, il n'en n'est rien car cette mention constitue une prolepse⁸. En effet, selon Gn 11,32 Térah meurt à l'âge de 205 ans. Or, Gn 11,26 précise qu'il avait 70 ans quand il engendra Abraham et Gn 12,4 dit que ce dernier est âgé de 75 ans quand il quitte ḥarân. Au moment où YHWH demande à Abraham de partir de ḥarân, Térah a donc 145 ans et il lui reste encore 60 ans à vivre ! Abraham laisse bien derrière lui son père et la maison de son père (12,1). De ce fait, la rupture, ou à tout le moins une prise de distance, est moins marquée avec un *lieu* ou une *terre*, que ce soit Ur ou ḥarân (de toute façon Abraham apparaît comme un semi-nomade) ou avec des *biens* (Abraham part avec tout ce qu'il a comme le précise 12,9), qu'avec des *personnes* : Térah son père, mais aussi Naḥor son frère, personnage que nous retrouvons vers la fin du cycle (24,10.15.24.47). Abraham ne reviendra plus jamais en arrière et c'est son fidèle serviteur qu'il envoie auprès de Naḥor chercher une épouse pour son fils (Gn 24). Il ne faut même pas qu'Isaac se rende là-bas, de peur qu'il n'y demeure si l'épouse choisie ne voulait pas, à son tour, quitter la fratrie (24,5-8). La crainte exprimée par Abraham de voir l'action des hommes entraver la réalisation de la promesse divine n'est pas illusoire : on sait le mal que Jacob, le petit-fils, aura à quitter cette même contrée où il est allé, à son tour, chercher femme (Gn 29-31).

Le récit a donc fait disparaître Térah de la scène prématurément. Ce peut être par nécessité narrative : le personnage n'apparaît plus dans la suite de l'action. Mais c'est sans doute la marque d'une intention plus profonde : l'appel à partir que Dieu adresse à Abraham fait basculer l'histoire sur un nouveau versant. Parce qu'il s'est arrêté à ḥarân, Térah fait partie d'une ère déjà ancienne qui se clôt avec lui, celle des premiers patriarches. Pourtant, en quittant son père, Abraham ne fait qu'accomplir le projet formé par celui-ci d'aller s'établir au pays de Canaan (11,31). En effet, c'est dans cette direction que la caravane dont il a pris la tête se dirige spontanément (12,5), alors que l'appel de YHWH mentionnait vaguement « la terre que je te ferai voir » (12,1). Cette tension peut poser difficulté à l'interprétation. L'exégèse de type historico-critique la résout en décelant une disparité des sources : Gn 12,1-4a appartient à la couche yahviste alors que Gn 11,28.31 et 12,5 relèvent de l'écriture sacerdotale⁹. Une approche synchronique, dont nous postulons qu'elle est voulue par les derniers rédacteurs du Pentateuque, enrichit cette lecture en posant d'autres questions : YHWH ne fait-il que ratifier les projets humains ? Ou bien, exprimé de façon plus positive, Térah s'était-il déjà orienté selon le plan de Dieu¹⁰,

⁷ Voir par exemple Dequeker : « L'échec de Terah, parti pour le pays de Canaan, mais mort en cours de route, avant d'avoir vu le pays, marque le thème de l'ajournement des promesses divines » (L. DEQUEKER, « La vocation d'Abraham », in *Abraham dans la Bible et dans la Tradition Juive* (éd. P.-M. Bogaert), Publications de l'Institut Judaicum Bruxelles 2, Bruxelles, 1977, 4) ; mais il commente là le texte reconstitué d'une « histoire tribale de Térah, légèrement retouchée par l'auteur sacerdotal » qui donne pour les vv.31-32 : « TERAH prit son fils ABRAHAM... les fit sortir d'Ur (des Chaldéens) pour aller au pays de Canaan, mais en cours de route, lorsqu'ils s'arrêtèrent à Haran, TERAH mourut ».

⁸ Événement narré dans le récit avant qu'il n'advienne dans l'histoire racontée.

⁹ Sur ce point, voir entre autres J.-L. SKA, « L'appel d'Abraham et l'acte de naissance d'Israël », 369-370.

¹⁰ Les traditions juives le pensent ainsi, comme le rappelle Ginzberg. Poursuivi par la haine de Nimrod, le roi impie de Babylone, Abraham décide de quitter le pays afin d'échapper à ses poursuites et cherche à persuader son père de l'accompagner. « Noé et Shém soutenaient les efforts d'Abraham pour convaincre Térah, et finalement Térah consentit à quitter le pays ; (...) La décision de Térah de quitter son pays natal pour Abraham, d'élire domicile dans

sans en avoir pleine conscience ? Ou encore, les hommes se dirigent-ils naturellement vers le bien qu'ils ne peuvent toutefois atteindre sans intervention divine ? À moins que Dieu ne soit à l'origine du départ de Ur pour le pays de Canaan¹¹, comme semble l'affirmer Gn 15,7 : « Je suis YHWH qui t'ai fait sortir d'Ur des Chaldéens pour te donner cette terre en possession » (voir aussi Jos 24,3). Ce dernier verset, considéré avec 11,31 et 12,1.5, empêche d'opposer trop vigoureusement dessein divin et désir humain. Ils sont parfois inextricablement mêlés si bien qu'on peut souvent discerner une impulsion divine même là où elle n'est pas explicitée ou reconnue. L'important demeure l'orientation, le *telos* pour parler comme les Grecs. Or, celui-ci semble bien être « la terre de Canaan », appelée à devenir *ereš Yisra'el*, « la terre d'Israël ». Cette identification va-t-elle pourtant de soi ?

À peine l'ordre donné (12,1), Abraham se met en route (12,4) et, dès la sortie de Haran effectuée, les voici déjà arrivés : « ils sortirent pour aller vers la terre de Canaan et ils arrivèrent dans la terre de Canaan » (Gn 12,5b). L'histoire s'achèverait-elle ici avec la résolution de l'intrigue ? Non car arrivé en Canaan, Abraham ne cesse pas de marcher, il ne s'établit jamais définitivement en un lieu. Ce premier point doit déjà nous alerter : si le pays de Canaan est effectivement ce pays que Dieu fait voir à Abraham, pourquoi le montrer si vite arrivé et, à peine arrivé, l'en faire repartir tout aussi rapidement (Gn 12,10s.) ? Il est vrai qu'entre deux, Abraham commence par traverser cette terre « jusqu'au lieu saint de Sichem, au Chêne de Moré » (12,6a), le temps de constater que le pays est déjà occupé par des habitants : les Cananéens (12,6b). C'est pourtant là que YHWH parle à Abraham pour la seconde fois – et lui apparaît pour la première fois (niph'al de ראה) – afin de lui garantir : « C'est à ta postérité que je donnerai cette terre » (12,7). L'intrigue semble donc se déplacer : une fois l'équation établie entre « la terre que je te ferai voir » et le pays de Canaan, la complication porte sur la possession de ce pays. De fait, Abraham marque le territoire en élevant des autels, façon de signifier une présence pérenne d'un culte à YHWH en ces lieux. En Gn 15,7-8 YHWH lui-même garantit à Abraham ainsi qu'à sa descendance la possession de ce pays. Mais hors de ces quelques versets, la possession du pays n'est guère évoquée : elle ne forme donc pas la problématique majeure du cycle¹², à l'inverse du thème de la descendance qui en constitue

un pays étranger avant même que l'appel de Dieu ne fut adressé à Abraham, tout cela, le Seigneur le considéra comme *méritoire* et il fut accordé à Térah de voir son fils Abraham régner en qualité de roi sur le monde entier » (L. GINZBERG, *Les Légendes des Juifs*, II, coll. 'Patrimoine Judaïsme', Paris, 1998, 21-22 - c'est nous qui soulignons par des italiques).

¹¹ Philon d'Alexandrie l'entendait ainsi, lui pour qui le départ d'Ur était déjà le fait d'Abraham. Il invoque d'ailleurs en ce sens Gn 15,7. Quitter Ur, c'est s'arracher à ce qu'Ur représente : les sciences des astres et leur adoration. « Fréquemment, [Philon] s'exprime comme si c'était Abraham lui-même qui, après avoir pratiqué la science et la théologie des Chaldéens, s'était éveillé à une idée différente de l'origine du *kosmos*, autrement dit avait quitté de lui-même Ur. Il reste que lorsqu'il en va ainsi, Philon considère d'emblée le départ d'Ur comme orienté vers le pays de Canaan en réduisant l'importance de l'étape d'Haran et du deuxième voyage, et que, s'il fait bien répondre le départ d'Abraham à un plan de Dieu, il ne lui donne pas la figure d'un appel direct : c'est après coup que l'on se rend compte que Dieu a donné la première impulsion à un mouvement qui, à partir d'un certain moment, va être le chemin du *telos* » (B. BESNIER, « Migration et *Telos* d'après le *Migratione Abrahami* », in *The Studia Philonica Annual. Studies in Hellenistic Judaism vol. XI (1999)* (éd. D.T. RUNIA – G.E. STERLING), *Brown Judaic Studies* n°323, Atlanta, Georgia, 1999, pp. 79-80).

¹² Dans le cycle d'Abraham, la racine ירש employée pour indiquer la possession de la terre n'apparaît qu'en Gn 15,7.8 ; 22,17 ; 24,60. Elle est surtout caractéristique du style deutéronomiste (nombreuses occurrences dans Dt et Jos). On a d'ailleurs soutenu l'hypothèse d'une main deutéronomiste dans la rédaction de Gn 15 dont le thème de la possession du pays domine la seconde partie (15,7.8.13.16.18-20).

le véritable ressort dramatique. De cette terre, Abraham ne détiendra qu'un lopin de terre, acheté à grand prix, afin de donner une sépulture à Sara sa femme (Gn 23), qui servira pour lui-même plus tard (Gn 25,9). Dans ce cycle, la promesse de la terre ne semble guère accomplie. L'est-elle dans les limites du Pentateuque ?

À l'autre bout, depuis les hauteurs du mont Nébo YHWH fait voir à Moïse la terre promise à Abraham et à sa postérité (Dt 34,4). Le texte en précise les contours : « le Galaad jusqu'à Dan, tout Nephtali, le pays d'Éphraïm et de Manassé, tout le pays de Juda jusqu'à la mer Occidentale, le Négeb, le district de la vallée de Jéricho, ville de palmiers, jusqu'à Çoar » (Dt 34,1-3). Pourtant la possession de cette terre ne semble jamais parfaitement assurée. Si les fils d'Israël, sous la conduite de Josué, en prennent possession au terme d'une conquête qui se conclut précisément à Sichem (Jos 24), au pied du chêne où Abraham avait dressé le premier autel (Gn 12,6 ; Jos 24,26), ils en seront dépossédés et chassés plus d'une fois. L'histoire deutéronomiste l'explique principalement par les infidélités du peuple (cf. Dt 4,25-28 ; Jos 23,15-16 ; 2R 17,6s. ; etc.) : reprenant les pratiques idolâtriques des Chaldéens, les israélites ont mérité de revenir à ce point de départ d'où Dieu avait arraché Abraham. Mais est-ce pour autant que « le pays que je te ferai voir », vers lequel Abraham est invité à diriger ses pas, se restreint à ces frontières terrestres, même aussi précisément marquées qu'en Dt 34 ? Déjà Jos 1,4 l'ouvrait vers de plus larges perspectives. Au cours de son histoire, Israël si lié à cette terre particulière doit apprendre, parfois douloureusement, que son Dieu est partout chez lui, même en Babylonie, au pays des Chaldéens (cf. Ez 1,3s.). Et s'il se donne finalement comme fondement une Torah s'arrêtant aux portes de la terre promise¹³, ce pourrait bien être pour indiquer que le pays concret et matériel que Moïse peut contempler de loin n'est que l'une des figures concrétisant sans l'épuiser le contenu de la promesse faite à Abraham et renouvelée à Isaac puis à Jacob. La lettre aux Hébreux l'a compris ainsi, affirmant : « Par la foi, Abraham obéit à l'appel de partir vers un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit ne sachant où il allait. Par la foi, il vint séjourner dans la Terre promise comme en un pays étranger, y vivant sous des tentes, ainsi qu'Isaac et Jacob, héritiers avec lui de la même promesse. C'est qu'il attendait la ville pourvue de fondations dont Dieu est l'architecte et le constructeur (...) C'est dans la foi qu'ils moururent tous sans avoir reçu l'objet des promesses, mais ils l'ont vu et salué de loin, et ils ont confessé qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Ceux qui parlent ainsi font voir clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie. Et s'ils avaient pensé à celle d'où ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner. Or, en fait, ils aspirent à une patrie meilleure, c'est-à-dire céleste. C'est pourquoi, Dieu n'a pas honte de s'appeler leur Dieu ; il leur a préparé, en effet, une ville... » (Heb 11,8-9.13-16).

¹³ Le Pentateuque se clôt donc avec le mort de Moïse, devant les portes du pays d'Israël, sans que jamais ni lui, ni la génération sortie d'Égypte ne puisse y pénétrer. Il n'est pas impossible que, concurremment à cette conception, un Hexateuque intégrant l'entrée en terre d'Israël et se concluant à Sichem ait été proposé comme fondement de l'Israël post-exilique (voir T. RÖMER, « Le Pentateuque Toujours en Question : Bilan et Perspectives après un Quart de Siècle de Débat », in *Congress Volume Basel 2001* (éd. A. LEMAIRE), Leiden - Boston, 2002, pp. 357-359). Cette hypothèse n'en donne que plus de relief au geste herméneutique que constitue la décision d'arrêter la Torah, ou Pentateuque, *avant* l'entrée en terre d'Israël.

II. Marcher, ne plus fuir

Avec l'appel de Gn 12,1-3, l'histoire humaine prend une nouvelle et décisive orientation. Plusieurs éléments de vocabulaire l'attestent.

Gordon Wenham¹⁴ a finement observé que la promesse initiale faite à Abraham (12,2-3) comporte cinq occurrences de la racine בָּרַךְ (« bénir ») alors que la première partie de Genèse mentionne cinq malédictions (racine אָרַר) sur l'homme et son milieu de vie (3,14.17 ; 4,11 ; 5,29 ; 9,25). Avec Abraham, la bénédiction vient comme annuler, ou au moins contrebalancer, la malédiction grevant le sort de l'humanité. D'Adam à Téraḥ, on marche en tournant le dos au jardin d'Eden, dont l'accès est désormais barré pour Adam, Ève et leur descendance (Gn 3,24). L'homme erre sous le signe d'une malédiction qui culmine avec l'épisode d'un déluge réalisant « la fin de toute chair » (Gn 6,13). Certes, l'homme n'est pas délaissé par Dieu : Adam et Eve peuvent enfanter, Caïn est préservé après avoir tué son frère, Noé et les siens sont sauvés du déluge qui engloutit le reste de l'humanité. Avec ce dernier personnage, l'histoire semble repartir d'un nouveau pied : Dieu noue avec lui et les siens une alliance (Gn 9,1s.) qui renouvelle la première bénédiction (Gn 1,26-29) et il déclare : « Je ne maudirai plus jamais la terre à cause de l'homme, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance ; plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme j'ai fait » (Gn 8,21a). De son analyse de ce verset, Rendtorff affirme que la malédiction de la terre prononcée en Gn 3,17 est désormais levée : « Dès lors, il n'existe plus de malédiction régnant sur la terre, mais une bénédiction. Le temps de la malédiction est terminé, le temps de la bénédiction est arrivé »¹⁵. Ce point lui a été contesté par Clines¹⁶ : Gn 8,21 ne fait pas référence à 3,17 car la terre continue de produire épines et ronces. La déclaration divine concerne le déluge comme réponse aux crimes des hommes car Gn 8,21a est explicité par la fin de ce même verset : « plus jamais je ne frapperai les vivants comme j'ai fait ». La malédiction de la terre n'est donc pas levée et la culture de la vigne, initiée par Noé (9,20) ne le signifie pas non plus ; elle montre simplement que même une terre difficile peut procurer à l'homme quelques joies. Enfin, presque immédiatement les propres enfants de Noé retombent dans le péché, ce qui vaut une nouvelle malédiction : celle de Canaan par Noé son père (9,25). Finalement la tour de Babel marque une autre tentative de l'humanité pour se constituer une unité en opposition aux cieux de Dieu. Les hommes sont alors dispersés, c'est-à-dire éloignés de la ville qu'ils avaient bâtie (11,8). L'errance reprend et les hommes sont éparpillés dans un mouvement centrifuge.

En réalité, c'est avec l'appel adressé à Abraham que l'histoire opère un virage décisif. Dieu fixe à l'homme un but, il offre à sa marche une destination : une terre promise dont l'identité se dévoilera progressivement, mission assortie d'une promesse de bénédiction visant l'humanité toute entière, « toutes les familles de la terre » (12,3). L'homme peut désormais avancer vers elle, placé sous une bénédiction dont Abraham est le type et le canal. La marche continue, mais de *fuite* elle se mue en *pèlerinage*. Un autre indice de vocabulaire marque le pas décisif accompli en ce moment de l'histoire :

¹⁴ G. WENHAM, *Genesis 1-15*, World Biblical Commentary n°1, Waco, Texas, 1987, p. 270.

¹⁵ R. RENDTORFF, « Genesis 8 :21 und die Urgeschichte des Yahwisten », *Kerygma und Dogma* 7 (1961) 74 [= *Gesammelte Studien zum Alten Testament*, Theologische Bücherei 57, München, 1975, 193].

¹⁶ D.J.A. CLINES, *The Theme of the Pentateuch*, JSOTSS 10, Sheffield Academic Press, Sheffield, 1978, 71-72.

de même que ברך apparaît en 12,2 pour la septième fois en Genèse, le verbe הלך présente en 12,1 sa douzième occurrence¹⁷. Cela ne saurait être tout à fait le fruit du hasard mais témoigne du soin mis à souligner la place remarquable occupée par cette articulation du texte de Genèse. Ainsi, la nouveauté radicale du destin d'Abraham ne peut être perçue sans ce qui l'a préparée.

III. Les pérégrinations d'Abraham

Une fois atteint le pays de Canaan, Abraham vient donc s'établir avec les siens au Négeb, mais c'est pour repartir à nouveau plus au sud, contraint par une famine régnant dans le pays (12,10). L'épisode égyptien (12,10-20) constitue clairement une préparation de la geste de l'Exode. Les « grandes plaies » dont YHWH frappe Pharaon parce que celui-ci a intégré Saraï dans son harem, ignorant qu'il était de son véritable lien avec Abraham (12,17), annoncent celles dont YHWH frappera l'Égypte avant que les fils d'Israël ne la quittent (Ex 7,8-11,29 ; 12,29-34). L'expulsion d'Abraham (12,20) anticipe celle des israélites dans l'une des versions du départ d'Égypte (Ex 12,31-32), tout comme son départ nanti des richesses, « troupeaux, argent et or », en grande partie obtenues de Pharaon (12,16) peut être regardé comme une préfiguration du fameux « or des égyptiens » (Ex 12,35-36), tant cité par les Pères de l'Église comme figure de ce que la foi chrétienne peut 'emprunter' à la philosophie grecque et, plus largement, aux sciences profanes. Finalement, Abraham refait à l'envers le parcours de l'aller, remontant de l'Égypte vers le Négeb, et de là vers Béthel « à l'endroit où sa tente s'était dressée, à l'endroit de l'autel qu'il avait érigé précédemment » (13,3-4). Hormis un certain enrichissement, l'épisode égyptien semble n'avoir guère fait avancer le patriarche. Le problème de la descendance n'est toujours pas résolu. La seule utilité de ce parcours n'est-il pas finalement d'indiquer la voie à sa descendance (cf. Gn 15,13-16) qui, un jour, descendra elle aussi en Égypte suite à une grande famine (Gn 41,57s.) ? Il ne faudra pas rester dans ce pays mais en remonter, mort ou vivant ; Jacob demande à être enterré près d'Abraham à Makpela (Gn 49,29-32) et Joseph réclame que ses os soient emportés quand Dieu visitera son peuple et le fera remonter « de ce pays dans le pays qu'il a promis par serment à Abraham, Isaac et Jacob » (Gn 50,24-25).

Etabli à Béthel, Abraham n'y demeure pas longtemps. Il continue à marcher autour de quelques points fixes : outre Béthel, Sichem, les Chênes de Mambré à Hébron et BeerSheba, pour la plupart sanctuaires du futur Israël biblique. Répondant à l'appel divin, il parcourt le pays de long en large (13,17), ne quittant jamais vraiment son statut de semi nomade. Comme aujourd'hui encore pour nombre de bédouins, sa seule propriété terrienne est donc le tombeau qu'il achète à l'extrémité du champ d'Ephrôn, précisément « la grotte de Makpéla » (23,9). Excepté une expédition militaire conduite « jusqu'à Hoba, au nord de Damas » (14,15)¹⁸ et un assez long temps passé au pays voisin des Philistins (cf. Gn 21,34), il ne sortira plus guère de ce qui sera le grand Israël.

¹⁷ W. WARNING, « Terminologische Verknüpfungen und Genesis 12,1-3 », *Biblica* 81 (2000) 387.

¹⁸ Le verbe יָצָא (« sortir ») apparaît à trois reprises dans ce chapitre (vv. 8.17.18). Dans les deux premières occurrences, il est au qal et indique des mouvements stratégiques dans le cadre d'une campagne militaire (de même יָצָא au v.7). Dans la troisième et dernière, il se présente au hiphil : c'est Melchisédech qui « fait sortir » pain et vin pour saluer Abraham victorieux.

Ayant laissé à Lot le district du Jourdain pour la pâture de ses troupeaux (13,8-12), il marche à nouveau vers Sodome avec les personnages venus le visiter à Mambré (18,16), mais sans pénétrer dans la ville. Après avoir intercédé pour elle et les justes qui y habitent, « YHWH ayant achevé de parler à Abraham s'en alla, et Abraham revint chez lui » (18,33) : le patriarche ne doit pas entrer en contact avec le mal, ni courir les dangers auxquels s'exposent les deux messagers divins descendus chez Lot. Pour ce dernier, le plus grand risque réside dans l'attraction que suscite chez lui un esprit de Sodome, cependant violemment dirigé vers les étrangers (19,9). En effet, pourtant alerté de la destruction imminente de la ville, il peine à en sortir, lui et les siens. Ses gendres demeurent accrochés à leur cité, basculant ainsi du côté de la mort (19,14). Il faut que les messagers divins tirent de là Lot, sa femme et ses filles pour que ceux-ci se décident enfin à partir (19,15-16) et diriger leurs pas vers une ville refuge, Çoar (19,20-22). Finalement, la femme de Lot, attirée vers l'arrière, regardant la ville consumée par le soufre et le feu, « devint une colonne de sel » (19,26). La geste biblique invite donc à marcher sans regarder derrière soi, à quitter les contrées de la mort et du péché pour gagner le pays de la vie. Sur cet itinéraire, il ne faut ni s'arrêter, ni revenir sur ses pas. « Laisse les morts enterrer leurs morts... Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière est impropre au Royaume de Dieu » (Lc 9,60.62).

IV Les sorties et les ultimes ruptures

Abraham connaît aussi cette difficulté à sortir pour laisser la vie s'épanouir. Gn 15 constitue un texte-clé à cet égard avec quatre occurrences du verbe נָצַח formant un dispositif particulièrement significatif¹⁹. Abraham a dû sortir d'Ur des Chaldéens pour répondre à l'appel de Dieu (15,7), verset auquel nous avons déjà fait allusion plus haut. À ḥarân, promesse lui fut faite qu'il deviendrait le père d'un grand peuple ; il a depuis marché avec cette espérance. Mais les années passent et aucun héritier ne s'annonce. Abraham s'en désole : « Je marche sans enfant (litt. dépouillé)... » se plaint-il (Gn 15,2). Dans le texte hébreu, la fin du verset est obscure mais peut être comprise comme mentionnant un certain Eliezer de Damas, serviteur et héritier putatif d'Abraham²⁰. La réponse divine l'assure que l'héritier de ses biens « sortira » de lui. Le verbe נָצַח se colore ici d'harmoniques évoquant la naissance (cf. Gn 25,25s. ; Jr 1,5 ; 20,18 ; Jb 10,18 ; Sir 5,14 ; 40,1). L'arrachant à un passé mortifère, la sortie d'Égypte constitue une véritable naissance pour Israël : « Immergé dans les eaux des origines, plongé dans la nuit cosmique, Israël est séparé par le feu de son passé d'esclave en Égypte et conduit par ce même feu vers la lumière de sa vie nouvelle et libre ; cette vie lui est offerte parce qu'il a vaincu la peur pour se risquer dans l'inconnu de l'au-delà ; elle est inaccessible à l'Égypte qui ne cherche qu'à perpétuer son passé »²¹. Cette naissance-là est évoquée dans notre texte au verset 14 qui évoque l'exode des descendants d'Abraham : eux aussi, comme autrefois leur ancêtre, d'Égypte « ils sortiront avec de grands biens ». À ce moment, le discours divin enchaîne directement avec l'annonce faite à Abraham de sa mort présentée comme une entrée dans

¹⁹ Nous nous inspirons ici de la fine analyse de L. Alonso Schökel dont nous fumes l'étudiant à Rome lors de sa dernière année d'enseignement et dont le cours alors suivi fut édité deux ans plus tard : L. ALONSO SCHÖKEL, *Salvezza e Liberazione : l'Esodo*, Epifania della Parola 8, Bologna, 1996 (particulièrement 42-44).

²⁰ Voir les commentaires ; par exemple G. WENHAM, *Genesis 1-15*, World Biblical Commentary 1, Waco, Texas, 1987, 328. Le verset 3 précise que l'héritier putatif appartient à sa maison.

²¹ J.-L. SKA, *Le Passage de la Mer*, Analecta Biblica 109, Roma, 1986, 174.

la paix (v.15). Alonso Schökel commente ainsi : « Telle sera la façon dont Abraham héritera : avec son « entrée » dans la mort, ceux qui sont « sortis » de lui hériteront. Lui, resté seul, n'aurait pu en être capable : il doit mourir afin que la « semence », זרע, puisse croître »²². Et leur héritage dépassera ce qu'Abraham avait pensé laisser à sa descendance (v. 3) : ils auront un pays aux frontières élargies, « du Fleuve d'Égypte jusqu'au Grand Fleuve, le fleuve d'Euphrate, les Qénites, les Qenizzites, les Qadmonites, les Hittites, les Perizzites, les Rephaïm, les Amorites, les Cananéens, les Girgashites et les Jébuséens » (vv.18-21).

Joignant le geste à la parole, YHWH fait sortir Abraham de sa tente pour lui faire contempler un ciel riche d'étoiles (v.5) et passer ainsi d'un calcul à petite échelle (l'unité) à l'incalculable que Dieu a créé et contrôlé. Dans cette sortie de lui-même, de ses sombres pensées et de ses perspectives trop humaines, Abraham est amené à poser le même acte de foi que celui qui le poussa à quitter ḥaran, son père et sa famille. Une fois encore, « Abram crut en Yahvé, qui le lui compta comme justice » (v.6).

Dans sa marche en présence du Seigneur, Abram doit donner un nouveau signe d'intégrité. Alors que Dieu lui confère un nouveau nom, Abraham, qui scelle son destin de « père d'une multitude de nations » (Gn 17,5), il lui est demandé de cesser d'appeler sa femme « Saraï », car « son nom est Sara » (17,15). On peut s'en tenir, comme le fait une note de la Bible de Jérusalem, à l'explication selon laquelle « Sara et Saraï sont deux formes du même nom, qui signifie "princesse" ». Mais alors, on peut se demander à quoi sert ce changement de nom... En réalité, pour des oreilles hébreophones, Saraï s'entend comme un nom affecté d'un suffixe possessif de la première personne du singulier : « ma princesse ». On remarquera d'autre part qu'alors que son nouveau nom est conféré à Abraham sans spécification d'emploi, qui suppose que désormais tous le connaîtront sous ce patronyme, celui de Sara est assorti de l'indication selon laquelle c'est Abraham qui doit cesser d'employer l'ancien nom. Il est invité à passer de « ma princesse » à « princesse », ce qui revient à renoncer d'utiliser le possessif. Le texte suggère ainsi qu'Abraham doit sortir de la relation de possession qu'il avait tissée avec sa femme, dont témoigne en particulier sa tendance à la faire passer pour sa sœur afin de se protéger (Gn 12,11-14.18-19 ; 20,2.5.12). Il est invité à entrer dans un nouveau type de relation, plus chaste en comprenant la chasteté au sens du respect absolu de l'altérité du conjoint. C'est la condition pour que le couple puisse enfanter de l'héritier tant espéré et que l'histoire puisse ainsi reprendre un cours qui semblait obstrué.

Le sommet de ce pèlerinage et la plus dure de ces sorties se réalise à nouveau sur la foi d'une parole qui invite à quitter, cette fois non pas son père mais son fils, son unique, celui qu'il aime, Isaac (Gn 22,2). De ce texte d'une infinie richesse et qui a donné lieu à tant de lectures, ne retenons qu'un seul aspect, autour du thème qui nous occupe. Le verbe הִלַךְ y apparaît 7 fois (22,2.3.5.6.8.13.19), chiffre significatif. La première occurrence est donc l'impératif repris de 12,1 : « Toi, va-t'en ! ». Comme en 12,4, Abraham met immédiatement l'ordre à exécution et s'en va (v.3). Aux vv.5.6.8, la marche unit le père et le fils : « ils allèrent ensemble » est-il par deux fois mentionné, avant et après le terrible dialogue pourtant sur l'absence de l'animal pour le sacrifice (vv.7-8). La confiance du fils dans le père et la foi du père en son Dieu malgré l'horreur et le non-sens de l'ordre divin, sont des conditions nécessaires pour que la marche

²² L. ALONSO SCHÖKEL, *Salvezza e Liberazione*, 43.

continue, sans arrêt ni retour en arrière. L'attitude d'Abraham contraste ainsi avec celle des fils d'Israël qui, une fois entraînés dans le désert après la traversée de la mer, doutent, se plaignent et accusent Moïse de ne les avoir fait sortir d'Égypte que pour mieux les mener à la mort (Ex 16.17 ; Nb 11.20). Plus loin, alors que les hommes envoyés en reconnaissance dans la terre promise reviennent en décrivant les habitants de ce pays comme des êtres géants (Nb 13), le peuple reprend ces mêmes plaintes en ajoutant : « Ne vaudrait-il pas mieux retourner en Égypte ? » (Nb 14,3). Caleb recommande de marcher en avant pour conquérir le pays, mais ses compagnons conseillent d'arrêter la progression : « Nous ne pouvons pas marcher contre ce peuple, car il est plus fort que nous » (Nb 13,31). Le mouvement de la marche suppose la foi non seulement au départ, mais aussi et surtout au long d'un chemin parsemé d'embûches, de tentations et de combats, dont les moindres ne sont pas ceux qu'on mène sur soi-même.

Abraham s'avance donc jusqu'au lieu dont YHWH lui avait parlé pour accomplir le sacrifice exigé. Mais à partir de là, il sera seul à marcher, Isaac quittant la scène. Son premier mouvement est d'aller prendre le bélier indiqué par l'ange afin de l'offrir en holocauste à la place de son fils (v.13). Et c'est seul que le père revient vers les serviteurs pour aller avec eux jusqu'à BeerSheba (v.19). Cette ultime et décisive marche aura donc conduit le père à trancher les liens l'unissant à son héritier afin que celui-ci puisse désormais avancer de lui-même, comme lui, Abraham, avait quitté son père pour marcher sur les traces fixées par YHWH.

Ayant vu comment Abraham avait agi, sans rien refuser à Dieu, celui-ci lui fait renouveler, par la bouche de l'ange, la promesse d'une postérité par laquelle « se béniront toutes les nations de la terre, parce que tu m'as obéi » (v.18). La boucle est bouclée et, selon le procédé de l'inclusion cher aux écrivains bibliques, nous sommes renvoyés à la première parole décisive (Gn 12,1-3).

Conclusion

La structure de Gn 12,1-3 est habituellement décrite de manière fort simple : un ordre (v.1) assorti d'une promesse (vv.2-3). Le rapport entre ces composantes n'est pas de circonstance : ce sont les deux faces d'une même pièce. Une lecture naïve, ou une première lecture, peut identifier dans la promesse une motivation pour s'engager dans l'obéissance à l'ordre reçu. Il faut partir et marcher *en vue* des bénédictions annoncées. Une fois le récit parcouru de part en part, le lecteur attentif est conduit à inverser la proposition : c'est *afin que* les bénédictions se réalisent qu'il faut partir car sans cette mise en mouvement exigeant des ruptures, des séparations et des sorties de soi, il ne peut y avoir de bénédictions pour toutes les familles de la terre. La bénédiction n'est pas tant une récompense promise à celui parti pour occuper une terre que ces départs et cette marche sont des conditions *sine qua non* afin que les bénédictions puissent advenir par celui qui s'est mis en marche. On passe d'un mouvement anthropocentrique à une perspective théocentrique : non pas avec son bonheur en vue mais le regard fixé sur le plan de Dieu.

Abraham, Israël à sa suite et finalement tous les croyants lui reconnaissant la paternité spirituelle sont invités à se faire pèlerins, à progresser vers un but mystérieux sur la foi d'une parole reçue. C'est de la qualité et de l'authenticité d'un mouvement qui les tire sans cesse en avant que dépend, pour une partie au moins, le sort de l'humanité. La responsabilité d'Abraham et de sa descendance selon la chair comme

selon l'esprit, est immense : par le choix de quelques marcheurs dans la foi, Dieu veut sauver l'humanité courant vers sa perdition. Quelquefois atteints par le découragement, le doute ou tout simplement la fatigue, retenus aussi par la peur de l'inconnu que dispense tout avenir indéfini, ils peuvent être tentés de s'asseoir, voire, plus grave encore, de se retourner sur un passé généralement idéalisé : « Ah ! Quel souvenir ! Le poisson que nous mangions pour rien en Égypte, les concombres, les melons, les laitues, les oignons et l'ail ! Maintenant nous dépérissons, privés de tout ; nos yeux ne voient plus que de la manne ! » (Nb 11,5-6). La foi biblique les met en garde contre de telles décisions mortifères.

Jean-Michel POIRIER

Institut Catholique de Toulouse

B.P. 7012

31068 TOULOUSE Cedex 07

Résumé : Le thème de la marche constitue un fil conducteur important dans le cycle d'Abraham (11,27-25,11). L'action débute avec une mise en mouvement qu'imprime un ordre divin visant la bénédiction de toutes les familles de la terre. Abram ne fait pourtant qu'accomplir un projet entamé par son père et suspendu pour des raisons inconnues. C'est pourquoi la terre de Canaan n'est peut-être que l'une des concrétisations d'une promesse qui vise plus large. La possession du pays n'est d'ailleurs pas un ressort majeur de l'intrigue et Abraham n'y sera jamais qu'un passant. À partir de lui, l'homme cesse de fuir en tournant le dos au jardin perdu pour marcher comme un pèlerin vers une terre promise. Le récit biblique ne cesse de mettre en garde contre les tentations d'établissement trop permanent ou, pire, de retour en arrière. Abraham devra ainsi consentir des sorties de lui-même et la promesse ne pourra éclore qu'au prix de la plus coûteuse d'entre elles : renoncer à marcher avec son fils Isaac pour laisser celui-ci aller de son côté. C'est finalement en mourant qu'Abraham permettra à sa descendance de sortir et de marcher vers le pays de la vie.